

Christian Manso

*Université de Pau*

## Los Ojos Vestidos de Luto: *Unamuno Scrutateur de l' Âme Portugaise*

“¿Qué tendrá este Portugal – pienso – para así atraerme? ¿Qué tendrá esta tierra, por de fuera riente y blanda, por dentro atormentada y trágica? Yo no sé; pero cuanto más voy a él, más deseo volver”. Ainsi s’exprime Miguel de Unamuno, depuis Salamanque, en décembre 1908<sup>2</sup> à propos du rapport particulier qu’il entretient avec ce pays limitrophe, des liens très forts qu’il a tissés avec un peuple voisin et culturellement, spirituellement, relativement proche. Aussi n’hésite-t-il point à franchir la frontière de façon très régulière pour s’y rendre tant ce pays exerce sur lui une attraction, opère sur lui un véritable charme, relevant d’une véritable dilection: “Hago un viaje allá por lo menos una vez al año, y cada vez vuelvo más prendado de ese pueblo sufridor y noble”.<sup>3</sup> Certes, nombre de ses voyages ont pour but de prendre, ou de reprendre, contact avec des personnalités littéraires portugaises de l’époque qui, les années passant, ont fini par se compter au nombre de ses familiers. Ainsi se détachent Eugénio de Castro, “el delicadísimo poeta portugués”, qu’Unamuno associe, notamment, à Coimbra et à ses environs: “Y en este poema *Constança* aparece por dondequiera, templando y serenando el cuadro, el paisaje estupendo de Coimbra, de esa maravilla de Coimbra, de la que guardo un imperecedero recuerdo. En ella pasé los días más serenos y más fecundos de mi vida, recorriendo en compañía de Castro las riberas del Mondego”,<sup>4</sup> Teixeira de Pascoaes, autre poète vivant en un “encantado rincón de Amarante”, étroitement lié à d’autres parages: “Guardaré para siempre – Dios quiera que para después de muerto – la memoria de aquellos días arrancados al tiempo en compañía de Teixeira de Pascoaes, y en el íntimo ambiente de su casa natal y solariega, y de aquella subida con él y su gen-

---

<sup>1</sup> “Tengo la impresión intolerable y loca de que en Portugal todos tenemos los ojos vestidos de luto por nosotros mismos”. Manuel Laranjeira à Miguel de Unamuno (Espinho, 28 octobre 1908).

<sup>2</sup> Miguel de Unamuno – “Guarda”, *Por tierras de Portugal y de España. Obras Completas*, t. I. Paisajes y ensayos, Madrid, Escelicer, 1966, p. 241.

<sup>3</sup> Miguel de Unamuno – “La literatura portuguesa contemporánea”, *op. cit.*, p. 189.

<sup>4</sup> Miguel de Unamuno – “Eugenio de Castro”, *op. cit.*, p. 186.

eroso padre Teixeira de Vasconcellos, a la cima del Marón, que tiende como rendida cola, una falda dulce hacia las rientes tierras del Miño y se asoma, sobre escarpadas garras, a los campos de Traz-os-Montes”,<sup>5</sup> ou encore Guerra Junqueiro qui, en l’occurrence, s’est déplacé de Lisbonne à Salamanque pour une raison majeure: “Hace unos ocho días hablaba yo en esta ciudad de Salamanca con el gran poeta portugués Guerra Junqueiro, que venía evitando presenciar los sucesos que ya entonces se preveía habían de llegar”<sup>6</sup> (le poète, en cette fin du mois de janvier 1908, présentait le régicide qui allait se produire le 1er février). Unamuno séjourna également au Portugal, à Espinho précisément, pour y passer l’été en famille, ainsi que l’on peut le constater par les textes datés de juillet et d’août 1908.<sup>7</sup> S’il y a affinité – élective –, s’il y a engouement chez Unamuno à l’égard de ce pays circonvoisin, il y a aussi chez lui cette volonté de le faire connaître, de le rapprocher, de l’Espagne qui l’ignore majoritairement, souverainement, comme s’il se trouvait aux antipodes, tout en tentant de faire en sorte que l’Espagne soit mieux perçue des portugais. Tâche ô combien délicate, voire scabreuse! Unamuno pose d’abord ce problème d’incompréhension, d’incommunication, qu’il a du mal à cerner: “Mas, aun siendo los dos países aislados los dos, en cierto modo, del resto de Europa, yo no sé qué absurdo sino nos ha mantenido separados en lo espiritual. En Madrid es más fácil encontrar un libro inglés, alemán o italiano que no portugués, y en Portugal hay Facultad de Medicina en que sirven de texto en Histología obras de nuestro Ramón y Cajal, pero...en francés”.<sup>8</sup> Après avoir fait le constat de cette ignorance mutuelle dans laquelle se tiennent les deux pays, Unamuno avance une réponse qui, à coup sûr, ne manquera pas de lui attirer quelques désagréments, quelques déboires de part et d’autre. Une telle singularité est due, selon lui, à la “petulante soberbia española, de una parte, y a la quisquillosa suspicacia portuguesa, de la otra parte . El español, el castellano, sobre todo es desdeñoso y arrogante, y el portugués, lo mismo que el gallego, es receloso y susceptible. Aquí se da en desdeñar a Portugal y en tomarlo como blanco de chacotas y burlas, sin conocerlo, y en Portugal hasta hay quienes se imaginan con que aquí se sueña en conquistarlos”.<sup>9</sup> Fort conscient que de tels antagonismes n’ont aucune raison d’être, Unamuno est résolument décidé à les réduire et à œuvrer, par conséquent, au rapprochement des deux pays, des deux peuples. Une telle entreprise, il va de soi, se doit d’être saluée au plus haut point en égard à l’aridité qu’elle sous-entend tant il est, à pareille époque, une barrière d’imper-méabilité mutuelle qui sépare les deux états: “Y sin embargo, Portugal merece ser estu-

<sup>5</sup> Miguel de Unamuno – “Las sombras de Teixeira de Pascoaes”, *op. cit.*, p. 193.

<sup>6</sup> Miguel de Unamuno – “Epitafio”, *op. cit.*, p. 201.

<sup>7</sup> Miguel de Unamuno – “Desde Portugal” (julio de 1908); “Las Ánimas del Purgatorio en Portugal” (agosto de 1908); “La pesca de Espinho” (agosto de 1908); “Braga” (agosto de 1908); “O Bom Jesus Do Monte” (agosto de 1908), *op. cit.* A ce propos est éclairant ce passage de l’ouvrage de Emilio Salcedo - *Vida de Don Miguel*, Salamanca, Anaya, 1964, pp. 147-148: “Miguel, en Espinho, ha conocido al médico y escritor Manuel Laranjeira y se siente atraído por su rica personalidad y por la desesperada tristeza que parece emanar de él. El 13 de junio, desde Espinho, le confiesa a José María de Onís, bibliotecario de la Universidad y padre de su alumno predilecto: “Estoy aquí mejor de lo que esperaba. Se me ha pasado la jaqueca. Como y duermo bien y leo y trabajo. Me entretengo en ver la pesca (...) La colonia es aun aquí, por fortuna, escasa. Yo apenas me rozo con ella. Paseo algo con Hipólito (Rodríguez Pinilla) y nada más. Me interesan más los portugueses”. Portugal le viene bien y puede comprenderse ahora el porqué de su afecto a esta tierra. Allí encontraba paz”.

<sup>8</sup> Miguel de Unamuno – “La literatura portuguesa contemporánea”, *op. cit.*, p. 188.

<sup>9</sup> Miguel de Unamuno – “La literatura portuguesa contemporánea”, *op. cit.*, p. 189.

diado y conocido por los españoles”.<sup>10</sup>

Tel est le but affiché par Unamuno et communiqué en octobre 1908 dans la correspondance qu'il entretenait avec son ami le docteur Manuel Laranjeira de Espinho.<sup>11</sup> Le livre, *Por tierras de Portugal y de España*, verra le jour en 1911, publié par les éditions Renacimiento de Madrid. Pour ce qui est des textes se rapportant au Portugal, ils ont été écrits entre 1907 et 1908, depuis Salamanque (mars 1907; février 1908 et décembre 1908), Espinho (juillet 1908 et août 1908) et Lisbonne (novembre 1908). En 1902, Miguel de Unamuno avait regroupé des essais sous forme de livre auquel il avait donné le titre de *En torno al casticismo*.<sup>12</sup> De cet ouvrage il ressortait, notamment, sa condamnation de l'histoire au profit de l'intrahistoire, cette dernière assurant la continuité de l'espèce humaine sur terre dans la plus totale indifférence et ignorance de ceux qui ont en charge le destin de leur pays: “Los periódicos nada dicen de la vida silenciosa de los millones de hombres sin historia que a todas horas del día y en todos los países del globo se levantan a una orden del sol y van a sus campos a proseguir la oscura y silenciosa labor cotidiana y eterna, esa labor que como la de las madréporas suboceánicas echa las bases sobre que se alzan los islostes de la historia (...) Esa vida intrahistórica, silenciosa y continua como el fondo mismo del mar, es la sustancia del progreso, la verdadera tradición, la tradición eterna, no la tradición mentira que se suele ir a buscar al pasado enterrado en libros y papeles, y monumentos y piedras”.<sup>13</sup> Opposant les acteurs de la tradition historique à ceux de la tradition éternelle, Unamuno n'accorde d'attention qu'à cette immense majorité anonyme – le peuple –, seule détentrice et dépositaire de l'esprit national, le *Volksgeist*, grâce auquel il est permis d'espérer pour son pays une régénération nationale. Ce peuple, certes, n'a pas la capacité de mettre en lumière ce *Volksgeist*, voire cette *Volksseele*, aussi incombe-t-il à l'intellectuel, au créateur en général, de s'en faire le réceptacle pour en être la plus fidèle émanation. Ce qui n'est pas une mince affaire! Sur ce point précis Unamuno se fait l'écho de Taine, lequel à la recherche du *Volksgeist* français, croit le discerner avec netteté chez La Fontaine: “C'est en touchant ces instincts populaires que La Fontaine est devenu populaire. C'est un Gaulois qui parle à des Gaulois. Avec Rabelais, Voltaire et Molière, il est notre miroir le plus fidèle. Platon, à ce qu'on rapporte, ayant appris que le grand roi voulait connaître les Athéniens, fut d'avis qu'on lui envoyât les comédies d'Aristophane; si le grand roi voulait nous connaître, ce sont les livres de La Fontaine qu'il faudrait lui porter”.<sup>14</sup> Pour Unamuno, il ne fait aucun doute que l'écrivain espagnol qui, par ses œuvres, rend au mieux compte de cet esprit, c'est le dramaturge Calderón de la Barca: “y este hecho central ha de ser nuestro pensamiento castizo, el de la *edad de oro* de la literatura castellana, y en él, por de pronto, lo más castellano, el teatro, y en el teatro castellano, sobre todo, Calderón, cifra y compendio de

<sup>10</sup> Miguel de Unamuno – “La literatura portuguesa contemporánea”, *op. cit.*, p. 189.

<sup>11</sup> Cf. “Leed ahora una carta que hace un mes me escribió uno de mis amigos portugueses. Refiérese en ella a mi anuncio a él de que pienso publicar un libro sobre Portugal. Traduzco aquí la carta, dejándola tal y como está, sin suprimir nada. Dice: “Amigo: no imagina el placer que sentí al saber que usted, espíritu superior, iba a componer un libro sobre las cosas de mi tierra, de esta mi tan desgraciada tierra de Portugal.”, “Un pueblo suicida”, *op. cit.*, p. 245.

<sup>12</sup> Miguel de Unamuno – *En torno al casticismo*, vol VI, Barcelona, Biblioteca Moderna de Ciencias Sociales, 1902.

<sup>13</sup> Miguel de Unamuno – “La tradición eterna”, *En torno al casticismo*, Madrid, vol. I, Biblioteca Nueva, 1996, pp. 62-63.

<sup>14</sup> Hippolyte Taine – “L'écrivain”, *La Fontaine et ses fables*, Paris, Librairie Hachette, 1932, p. 55.

los caracteres diferenciales y exclusivos del casticismo castellano”.<sup>15</sup> Fort de cette démarche qui lui apparaît comme la seule opératoire pour arriver à ses fins, Unamuno va utiliser le même recours pour cerner ce qui lui importe au plus haut chef: l’âme du peuple portugais, dans ses modalités expressives les plus profondes, les plus authentiques. Après avoir ausculté la production littéraire du Portugal, il livre un diagnostic des plus péremptoirs: “Sin negar el valor de algunos de los clásicos portugueses, debo decir que, a mi entender, la literatura portuguesa, en cuanto merece leerse, data del siglo pasado, del período romántico, de la época de Almeida Garrett y de Herculano. Y creo que su verdadera edad de oro es la actual”.<sup>16</sup> Ce n’est assurément pas dans le “poema oficialmente nacional de Portugal”, “Os Lusíadas” de Camoens qu’il y aura lieu de mettre en évidence les traits pertinents recherchés eu égard au fait que, pour Unamuno, c’est “un poema henchido de todos los lugares comunes del Renacimiento internacional europeo”.<sup>17</sup> Aussi ce poème ne peut-il être, à ses yeux, emblématique de ce *Volksgeist*, de cette *Volksseele*: “Digan lo que quieran los portugueses, en *Os Lusíadas* apenas si se trasparenta el primitivo espíritu campesino portugués. El poema de Camoens brotó del deslumbramiento causado por los viajes a Oriente, de aquellas tan gloriosas cuanto malhadadas odiseas”.<sup>18</sup> L’écrivain qui a su capter au plus juste l’âme portugaise, l’âme du peuple portugais est un poète contemporain; c’est Eugénio de Castro qui en a révélé toute l’intimité, toute la plénitude, toute la grandeur, avec sa composition *Constança*, publiée en 1900: “Su alma ha conseguido vibrar más al unísono con el alma de su pueblo. Parece como si su mano al escribirla se hubiese convertido en el arpa eólica de su pueblo, vibrando al soplo del alma de éste. La lírica de *Constança* es la más alta y más noble lírica, aquella que, siendo profundamente colectiva, es, por eso mismo, profundamente personal”.<sup>19</sup> Epouse de l’infant Don Pedro, qui se voit supplanter dans le cœur de ce dernier par Inés, son amie intime, Constança demeure éperdue d’amour pour son époux et vit une “tragedia íntima y silenciosa”. En de telles circonstances Constança invoque et appelle la douleur: “Quero-te muito, ó Dôr! Amo-te imenso!” C’est là, selon Unamuno, que culmine la poésie de Eugénio de Castro, dans cet hymne à la douleur qui semble être l’un, sinon le trait saillant de l’âme portugaise: “El culto al dolor parece uno de los sentimientos más característicos de este melancólico y *saudoso* Portugal”.<sup>20</sup> Pour Unamuno, *Constança* représente “Toda el alma dolorosa y soñadora de Portugal”.<sup>21</sup> Afin d’étayer sa thèse, il fait appel à d’autres écrivains, lesquels se font également les chantres de cette douleur extrême. Ainsi dans *Pátria* de Guerra Junqueiro, “las estrofas más vibrantes son aquellas en que el condestable Nunnalvares (...) invoca el dolor”<sup>22</sup> ou encore dans *Amor de perdição* de Camilo Castello Branco où une autre Constança, Mariana, “que no siendo ni esposa de Simón Botelho, el enamorado de Teresa, le acompaña y le sirve en su

<sup>15</sup> Miguel de Unamuno – “La casta histórica Castilla”, *En torno al casticismo*, Vol. II, Madrid, Biblioteca Nueva, 1996, p. 95.

<sup>16</sup> Miguel de Unamuno – “La literatura portuguesa contemporánea”, *Por tierras de Portugal y de España*, *op. cit.*, p. 189.

<sup>17</sup> Miguel de Unamuno – “Las Ánimas del Purgatorio en Portugal”, *op. cit.*, p. 212.

<sup>18</sup> *Ibidem*.

<sup>19</sup> Miguel de Unamuno – “Eugenio de Castro”, *op. cit.*, p. 183.

<sup>20</sup> *Idem*, p. 184.

<sup>21</sup> *Ibidem*.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

prisión, y luego que él muere en el buque que lo lleva al destierro, se arroja al mar abrazada al cadáver de aquel a quien amó sin poder ser correspondida”.<sup>23</sup> Consubstantiellement liés à cette douleur en l'âme portugaise, est le désespoir, une véritable philosophie du désespoir, dont le représentant suprême est le poète Antero de Quental. Selon Unamuno, “es un alma que puede ponerse junto a las de Thomson (el del siglo pasado), Senancour, Leopardi, Kierkegaard y los más grandes desesperados”.<sup>24</sup> Les sonnets de Antero de Quental sont empreints d'un désespoir à ce point pénétrant qu'il ne saurait avoir son pareil, propre, selon Unamuno, des “hombres atormentados por la mirada de la Esfinge”.<sup>25</sup> En matière de désespoir aussi accentué, Unamuno n'est, semble-t-il, pas en peine pour fournir maints autres exemples. Dans la même veine que le précédent, il cite le cas de António Nobre, “autor de un soneto, de un soneto de la más amarga desesperación patriótica; de aquel soneto que acaba: “Amigos, ¡ qué desgracia haber nacido en Portugal!”<sup>26</sup> Apparente alternative à semblable détresse existentielle, la bourle, en fin de compte, y renvoie immanquablement: “El burlarse suele ser un modo de llorar; Enrique Heine se burlaba por no desgarrarse el pecho a gemidos. ¿Y creéis que la burla de Eça de Queiroz, de sus implacables sátiras, no son tan dolorosas y tan quejumbrosas como la más plañidera elegía? Leed *A ilustre casa de Ramires*, y leed después *A cidade e as serras...*”<sup>27</sup> L'une des conséquences logiques de tout ce qui vient d'être amplement souligné c'est une attraction particulière pour la mort: “Portugal es un pueblo de suicidas, tal vez un pueblo suicida. La vida no tiene para él sentido trascendente. Quieren vivir tal vez, sí, pero ¿para qué? Vale más no vivir”.<sup>28</sup> Antero de Quental qui élabora nombre de sonnets pour rendre grâces à la mort d'être sa seule consolatrice –“funérea Beatriz de mano helada, pero única Beatriz consoladora”<sup>29</sup> – finit par mettre fin à ses jours. Se sont suicidés nombre d'écrivains, tels que Camilo Castelo Branco, Mouzinho de Albuquerque, “héroe de África” et “ayo de los hijos del rey”,<sup>30</sup> le fameux sculpteur Soares dos Reis, auteur d'une statue représentant non sans raison le *Desterrado* que l'on peut contempler au Musée des Beaux Arts de Porto, etc. A ce propos, du plus grand intérêt est cette lettre qu'adresse Manuel Laranjeira à Unamuno le 28 octobre 1908, reproduite intégralement en traduction par ce dernier, relativement à ce nombre de suicides parmi les intellectuels. Laranjeira souhaite apporter quelques éléments constitutifs de cette âme portugaise à son ami espagnol dont le livre “ha de rehabilitarnos un poco, seguramente”; il lui précise que toute cette vague de suicides “no son flores negras y artificiales de decadentismo literario. Esas extrañas figuras de trágica desesperación (...) Son nuestras, son portuguesas; pagaron por todos, expiaron la desgracia de todos nosotros. Diríase que fue toda una raza que se suicidó. En Portugal llegóse a este principio de filosofía desesperada; el suicidio es un recurso noble y una especie de redención moral. En este malhadado país, todo lo que es noble se suicida; todo lo que es canalla triunfa”.<sup>31</sup>

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> Miguel de Unamuno – “La literatura portuguesa contemporánea” *op. cit.*, p. 190.

<sup>25</sup> *Ibidem*.

<sup>26</sup> *Ibidem*. Ce sonnet se trouve dans le recueil intitulé *Sonetos*; il s'agit du sonnet n°2 qui ne porte pas de titre. Il est daté de Coimbra. 1889.

<sup>27</sup> *Ibidem*.

<sup>28</sup> Miguel de Unamuno – “Un pueblo suicida”, *op. cit.*, p. 244.

<sup>29</sup> Unamuno ne précise pas le titre de la composition poétique; il s'agit de *Elogio da Morte*. *Idem*, p. 244.

<sup>30</sup> Miguel de Unamuno – “Epitafio”, *op. cit.*, p. 202.

Cette lettre du docteur Laranjeira était déjà, sans doute aucun, un signe annonciateur de ce mal être qu'il ressentait lui même; à l'époque, elle n'avait d'autre prétention que d'être, surtout, un apport informatif destiné à compléter l'étude que se promettait d'élaborer son ami salmantin. Laranjeira, à son tour, se suicida le 22 février 1912.<sup>32</sup>

Tout autant significatif pour sa quête est le paysage dans ses relations aux activités humaines qui, pour sûr, apporte un autre aspect de l'âme portugaise, laquelle est pétrie du paysage qui a des traits spécifiques. A ce propos la bourgade côtière d'Espinho, où Unamuno passe l'été, est on ne peut mieux appropriée à l'objet de sa recherche. "El canal tiene aquí (...) algo de campesino; parece como que se ruraliza (...) penetra en la tierra por lenguas de agua. Hacia Estarreja suelen verse velámenes de barcas cruzando un maizal, y en éste, al pie de los árboles, junto a los bueyes, remiendan y arreglan las redes de pesca las mujeres. El campo y el mar verdes, como que se abrazan y mezclan bajo el cielo azul, ofreciéndonos la más fiel imagen de este Portugal campesino y marinero que con los leños de sus bosques aró los más remotos océanos. Y estas sus largas odiseas (...) empezaron, sin duda, por las pesquerías".<sup>33</sup> Une telle osmose, une telle interpénétration de milieux, d'éléments, est un signe distinctif, qui ne peut échapper à Unamuno, lequel à l'affût du *Volksgeist* castillan et fort d'un déterminisme qui sourdait de toutes les découvertes scientifiques de cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, écrivait en 1901: "¿No se refleja acaso el paisanaje en el paisaje? Como en su retina, vive en el alma del hombre el paisaje que le rodea".<sup>34</sup> Toute la synergie portugaise est présente en cette alliance, pour le meilleur comme pour le pire! Une telle synergie se devait d'être mise en relief, qui sédimamente le substrat de la psyché portugaise. Dans toute opération de pêche participe activement l'élément rural: "Esto de sacar las redes con parejas de bueyes es lo que más carácter da a la pesca en Espinho, asemejándola a una labor agrícola y prestando asidero a la imaginación para cotejar con la labor de los campos en esta región en que (...) el mar parece se ruraliza".<sup>35</sup> Le concours de ces bœufs pour une telle tâche amène tout naturellement Unamuno à ne point se départir du sceau de l'agriculture: "Los bueyes sacaron del mar la mies del pescado, apareció en la arena como en la era la parva, y ahora viene el aventarla".<sup>36</sup> Mais le spectacle de la pêche et son imbrication dans le monde agricole suggère d'autres réflexions toutes aussi essentielles à Unamuno. Lorsque le filet apparaît aux abords de la côte, "empieza un vocerío rítmico y se van reuniendo hombres y mujeres. El vocerío este tiene, como el que levantan al botar al mar las barcas, algo de rítmico, en efecto. Oyéndolo y oyendo sobre todo el canto con que acompañan el remo, he llegado a sospechar si el *fado*, ese melancólico y quejumbroso canto portugués, que parece pedido de limosna al Todopoderoso, nació al compás del golpe del remo sobre las olas del *saudoso mar*".<sup>37</sup> En tentant d'appréhender les origines de ce chant

<sup>31</sup> Miguel de Unamuno – "Un pueblo suicida", *op. cit.*, p. 246. A noter que la correspondance entre Manuel Laranjeira et Miguel de Unamuno a été publiée dans un volume intitulé *Manuel Laranjeira. Cartas*, Lisboa, Portugália Editora, 1943.

<sup>32</sup> Vd. "El 22 de febrero de 1912 llegó a Espinho el *Rosario de sonetos líricos* cuando el cadáver del suicida doctor Laranjeira está aún caliente", in Emilio Salcedo - *Vida de Don Miguel*, Salamanca, Anaya, 1964, p. 152.

<sup>33</sup> Miguel de Unamuno – "La pesca de Espinho", *op. cit.*, p. 218.

<sup>34</sup> Miguel de Unamuno – "La reforma del castellano", *La España Moderna*, Madrid, Año XIII, n° 159, octubre de 1901.

<sup>35</sup> Miguel de Unamuno – "La pesca de Espinho", *Por tierras de Portugal y de España*, *op. cit.*, p. 220.

<sup>36</sup> *Idem*, p. 221.

inséparable, indissociable de la psyché portugaise, Unamuno s'ingénie à retrouver quelque geste archétypal qu'il lie indéfectiblement à la mort. Lorsque s'ouvre le filet, brille et palpète au soleil la "plateada masa". Cependant "es un espectáculo trágico el de aquel montón de vidas expirantes que se agitan al sol, junto a las olas de que salieron al rumor del *fado* eterno del mar. Traen sustento de vida a los hombres, y una vez más se nos aparece como un vasto cementerio ese océano donde acaso se inició la vida y en cuyo seno palpita poderosa . Pero ¿es que estas arenas mismas, lecho de muerte, no son en su mayor parte, acaso, restos de caparazones de seres en un tiempo vivos? La arena misma ¿no es un vasto cementerio? ¿No lo es el mar?"<sup>38</sup>

Tout en s'évertuant de cerner l'essence de ce Portugal, Unamuno se réserve le droit de porter quelques regards critiques sur certaines de ses facettes qui sont autant d'obstacles qui freinent considérablement son développement et contribuent principalement à son marasme actuel. L'écueil majeur réside dans le fait qu'il est une rupture irréversible entre les gouvernants et le peuple. A commencer par le roi, Don Carlos – qui est assassiné le 1er février 1908 –, le quel "Era casi unánimemente execrado. Había conseguido unir a sus súbditos en un sentimiento común respecto a él: un sentimiento de odio mezclado con desprecio".<sup>39</sup> Un tel sentiment était dû, selon Unamuno, à l'attitude du monarque qui "despreciaba a su pueblo". Pour le *noventayochista*, chez qui toute régénération passe infailliblement par cette mise en pleine lumière de l'esprit national, le quel ne se peut percer à jour qu'au sein du peuple lui-même, un tel comportement de la part d'un roi est hautement condamnable: "El más grave pecado de Don Carlos, su pecado imperdonable, es que despreciaba a Portugal. Solía decir hablando de la Patria en que reinaba: *isto é uma piolheira*: "esto es una piojera." Y así como el Evangelio dice que los pecados contra el espíritu no tienen remisión ni en esta vida ni en la otra, así el desprecio de un soberano hacia su pueblo es pecado irremisible".<sup>40</sup> Autre aspect tout aussi préjudiciable et nuisible aux yeux d'Unamuno, c'est que les classes dirigeantes ont perdu toute attache avec leur propre patrie: "En pocas partes hay una linde tan profunda como la que aquí hay entre la población rural, entre el genuino pueblo portugués campesino y las clases cultas, o seudocultas, que habitan en las ciudades. La cultura de estas clases es extranjera, mejor dicho, francesa".<sup>41</sup> Une telle fracture, bien évidemment, est rédhitoire pour l'intellectuel dont la mission est de rechercher ce "núcleo irreductible" dont parle Ángel Ganivet<sup>42</sup> ou comme on l'a vu chez Unamuno, cette "tradición eterna", qui ne se peuvent discerner qu'au sein du peuple, et non d'être en franche rupture avec son peuple. Unamuno explique sans difficulté la faillite politique que vit le Portugal à son époque, qui est l'œuvre de ces "portugueses procedentes de esas clases cosmopolitizadas de las ciudades, de Lisboa o de Oporto, los que se formaron en los libros de moda de la ciencia fácil de exportación, los que en el fondo se avergüenzan de su patria".<sup>43</sup> Il est chez ceux qui ont

---

<sup>37</sup> *Idem*, pp. 220-221.

<sup>38</sup> *Idem*, p. 221.

<sup>39</sup> Miguel de Unamuno – "Epitafio", *op. cit.*, pp. 201-202.

<sup>40</sup> *Idem*, p. 202.

<sup>41</sup> Miguel de Unamuno – "Las Ánimas del Purgatorio en Portugal", *op. cit.*, p. 212.

<sup>42</sup> Ángel Ganivet – *Idearium español*, Madrid, Biblioteca Nueva, 1996. A noter que ce livre qui réunit de nombreux points de vue communs avec ceux de Unamuno dans *En torno al casticismo*, a été publié pour la première fois en 1896 à Madrid.

en charge les affaires du Portugal une erreur politique que les circonstances présentes mettent on ne plus en exergue. Et le plus ahurissant, le plus confondant, c'est la réaction des républicains portugais qui volent littéralement au secours de la Monarchie vacillante. Unamuno cite, à cet effet, un article récent (juillet 1908) du journaliste Juan Chagas qui, dans la rubrique intitulée *As minhas razões* du quotidien *O Primeiro de Janeiro* de Porto, faisait remarquer que les républicains portugais "jamás hicieron de la República una cuestión de derecho; declarando, por el contrario, a cada paso, estar prontos a reconocer una Monarquía que simplemente gobernase bien (...) esto ha sido así y yo pregunto dónde se ha dado un hecho semejante desde que hay republicanos en el mundo. En rigor puede decirse que en Portugal no hay republicanos – los republicanos no reconocen género alguno de Monarquía, mala o buena – sino ciudadanos que en vano han pedido la felicidad a la Monarquía".<sup>44</sup> Tout aussi déconcertante et frappante est la question religieuse qui, par certains côtés, rejoint la question politique évoquée plus haut. Unamuno, assurément, se doit de se pencher sur un aspect qui touche aux couches profondes de la psyché humaine et qu'il est utile et recommandé de considérer puisqu'il est partie prenante de ce "núcleo irreductible". Là encore il est un divorce que dénonce Unamuno, lourd de conséquence pour la vie non seulement religieuse, mais encore sociale et politique du Portugal. Les "clases cosmopolitizadas" des villes prétendent que "aquí no hay cuestión religiosa ni interesan a nadie los problemas religiosos",<sup>45</sup> alors qu'elles mêmes, fait remarquer Unamuno, "creen en los milagros de la ciencia".<sup>46</sup> Cette religiosité portugaise, essentielle ô combien pour l'intellectuel espagnol, "hay que ir a buscarla por debajo de las formas regulares y canónicas de la religión oficial. Por debajo de ella palpita y vive aún cierto naturalismo que tiene mucho de pagano y no poco de panteísta".<sup>47</sup> Au Portugal perdure le "culto a la muerte, al olvido, a la paz última",<sup>48</sup> le culte aux Ames du Purgatoire. C'est, selon Unamuno, ce qui distingue, notamment, le catholicisme – qui a un sens social et collectiviste. La solidarité entre vivants et morts joue pleinement: "Así hay una íntima comunión entre los vivos y los muertos".<sup>49</sup> Où sont-elles ces âmes qui ont à expier, à se purifier? "Tal vez el alma purgue sin salir del cuerpo mismo a que animó y que está pudriéndose y haciéndose tierra. Esta es, creo, la idea oscura que, aun sin darse cuenta de ello, abraza el pueblo".<sup>50</sup> Cependant Unamuno, enveloppé de toute cette ambiance mystique qui imprègne fortement la campagne environnante de Espinho, se permet d'émettre une autre hypothèse. Pour lui il est un vaste mystère qu'il y a lieu d'avoir en présence à l'esprit: c'est l'Océan que l'on ne peut omettre lors de telles cogitations conformément à ce qui a été souligné précédemment. C'est dans cet immense cimetière que "descansa la gloria de Portugal, cuya historia es un trágico naufragio de siglos".<sup>51</sup> Pour Unamuno ce "murmullo" de l'océan, ces "quejumbres que vienen de su seno (...) ¿no son acaso las voces de las pobres ánimas portuguesas que

<sup>43</sup> Miguel de Unamuno – "Las Ánimas del Purgatorio de Portugal", *op. cit.*, p. 212.

<sup>44</sup> Miguel de Unamuno – "Desde Portugal", *op. cit.*, p. 207.

<sup>45</sup> Miguel de Unamuno – "Las Ánimas del Purgatorio en Portugal", *op. cit.*, p. 212.

<sup>46</sup> *Idem*, p. 212.

<sup>47</sup> *Idem*, p. 213.

<sup>48</sup> *Idem*, p. 213.

<sup>49</sup> *Idem*, p. 215.

<sup>50</sup> *Idem*, p. 216.

<sup>51</sup> *Idem*, p. 217.

vagan errantes en sus olas? ¿No es aquí el mar el Purgatorio?”<sup>52</sup> Une telle ferveur populaire qui crée un fort tissu spirituel, religieux, est, à n'en pas douter, pour Unamuno, le signe communautaire par excellence, une sorte d'affirmation identitaire à l'ancrage infrangible qui ne souffre d'aucune comparaison. De là le côté superficiel, inconsistant, de ces classes dirigeantes portugaises qui, en s'écartant du peuple ont largement contribué à la débâcle que connaît le Portugal. Et comme pour apporter une preuve irréfutable de cet aspect futile et de mauvais aloi de la religion qu'il lui semble nécessaire de mettre en relief pour discréditer le comportement des classes dirigeantes et, par contraste, réhabiliter celui des classes populaires en un tel domaine, Unamuno fixe son attention sur un sanctuaire, celui de O Bom Jesus do Monte. D'entrée Unamuno donne le ton: ce sanctuaire, “está rodeado de hoteles y el santuario mismo es en más de un respecto otro hotel más (...) Y allí tiendas de objetos..., lo que es de suponer”.<sup>53</sup> Le lieu qui a été aménagé avec grand soin est “una cosa para encantar a los honrados comerciantes portugueses que van allí a pasar el domingo”.<sup>54</sup> Et comme pour accentuer sa critique que teinte un humour décapant, Unamuno poursuit: “Hay que convenir, por otra parte, que el Buen Jesús es bonito – lo bonito es enemigo de lo hermoso – y es, sobre todo, cómo”.<sup>55</sup> Désirant s'éloigner de semblable lieu d'où le naturel, la simplicité et la ferveur ont été définitivement chassés, Unamuno décide de se rendre au Sameiro. Là il lui est possible de respirer à pleins poumons: “Creí encontrarme en la cima de alguna de las montañas de mi tierra vasca, adonde no han llegado aún los hoteles ni los funiculares”.<sup>56</sup> Toutefois il aperçoit autour du sanctuaire, qui est des plus banals, “con sus maletitas en las manos unas monjitas muy lindas y muy elegantes, con unos trajes como de jardín de ópera, zapatitos blancos y medias negras”.<sup>57</sup> Malheureusement pour lui, qui cherchait à fuir le sophistiqué, l'affecté, l'alambiqué, il en est pour ses frais: “Vi claro que aquellas monjitas allí, en la cima del Sameiro, al pie de la estatua de la Concepción, parecían puestas adrede. ¿Andaría en ello la mano de la Compañía? ¿Serían empleadas de los hoteles?”<sup>58</sup> Il abandonne le sanctuaire et se retrouve sur une hauteur au milieu des vaches, des brebis, et devant des “pastorcitos”, lesquels ont l'air si authentiques qu'il ne peut s'empêcher de se demander: “¿ Los habrían puesto allí los dueños de los hoteles? ¿Serían empleados de la Compañía? Recordé la Suiza de Tartarín”.<sup>59</sup>

Miguel de Unamuno, avec semblable approche, qui n'est en rien œuvre de complaisance, poursuit, à l'évidence, le travail de recherche qu'il avait commencé sur l'Espagne avec, notamment, *En torno al casticismo*: il tente de saisir l'essence du Portugal selon une méthodologie mise au point à la suite de ses lectures de Taine, mais encore de Herder et de Fichte qu'il a connus par l'intermédiaire de Theodor Waitz et de ses disciples Heymann Stenthal et Moritz Lazarus. Il ne fait aucun doute que ses textes de 1907-1908 sont un apport considérable et précieux compte tenu que grâce à eux l'Espagne a la pos-

---

<sup>52</sup> *Ibidem*.

<sup>53</sup> Miguel de Unamuno – “O Bom Jesus do Monte”, op. cit., p. 231.

<sup>54</sup> *Idem*, p. 232.

<sup>55</sup> *Idem*, p. 232.

<sup>56</sup> *Idem*, p. 233.

<sup>57</sup> *Idem*, p. 233.

<sup>58</sup> *Idem*, pp. 233-234.

<sup>59</sup> *Idem*, p. 234.

sibilité de découvrir un pan de l'activité littéraire contemporaine du Portugal et cette psyché portugaise aux traits si profondément en harmonie avec la singulière implantation géographique de ce pays que ne cesse de mentionner Unamuno par le truchement de ce vers dont il ne cite jamais l'auteur: "jardim da Europa, à beira-mar plantado".<sup>60</sup> Bien sûr, tout ce travail d'approche n'eût pu se concevoir sans ces relations affectives, spirituelles qu'entretenait Unamuno avec ce pays voisin.

---

<sup>60</sup> Il s'agit d'un vers tiré du *Don Jayme* (1862) de Tomás Ribeiro.